

Parler des langues (pluriel) au Moyen-Âge et à la Renaissance, c'est, forcément, évoquer, au moins brièvement, leur **origine** et leur **devenir**.

La source commune en est l'indo-européen, sur le schéma qui s'affiche, la filiation en est indiquée, en laissant de côté le sort de toutes les autres langues, y compris le latin, provisoirement.

Langues indo-européenne



Germanique commun



Vieux haut-allemand

althochdeutsch

7^e au 11^e siècle



Moyen haut-allemand

mittelhochdeutsch

11^e au 14^e siècle



Variantes alémaniques



Variantes franciques



Haut -allemand précoce
La Bible de Luther 1545

frühneuhochdeutsch

1350 - 1650

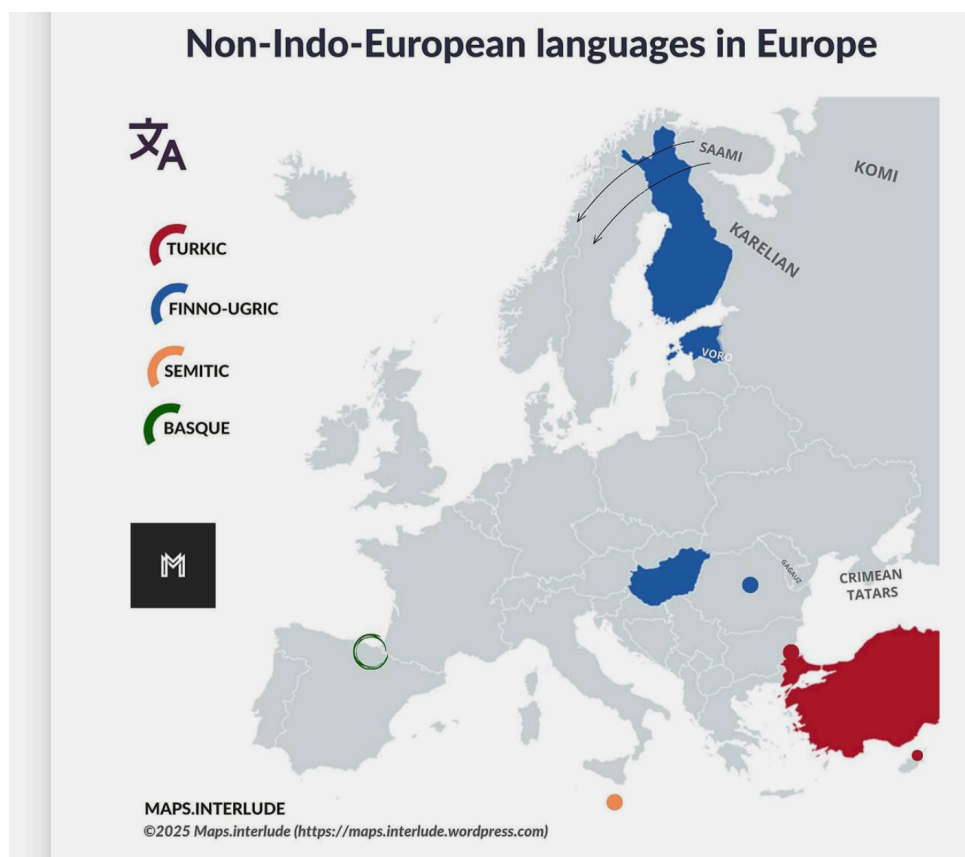
Généralités

- Langues à flexion (verbe, nom, adjectif), maintenues en allemand moderne, disparues en anglais moderne (sauf génitif et pluriel et formes verbales et nominales dites « irrégulières »)

- Nombreuses variétés dialectales

On peu aussi mentionner, pour mémoire, des langues non indo-européennes, pourtant présentes dans, sensiblement, le même espace géographique, ainsi

Les langues non indo-européennes (finnois, estonien, hongrois, maltais, turc, auxquelles il convient d'ajouter le basque), ne sont pas regroupées géographiquement.



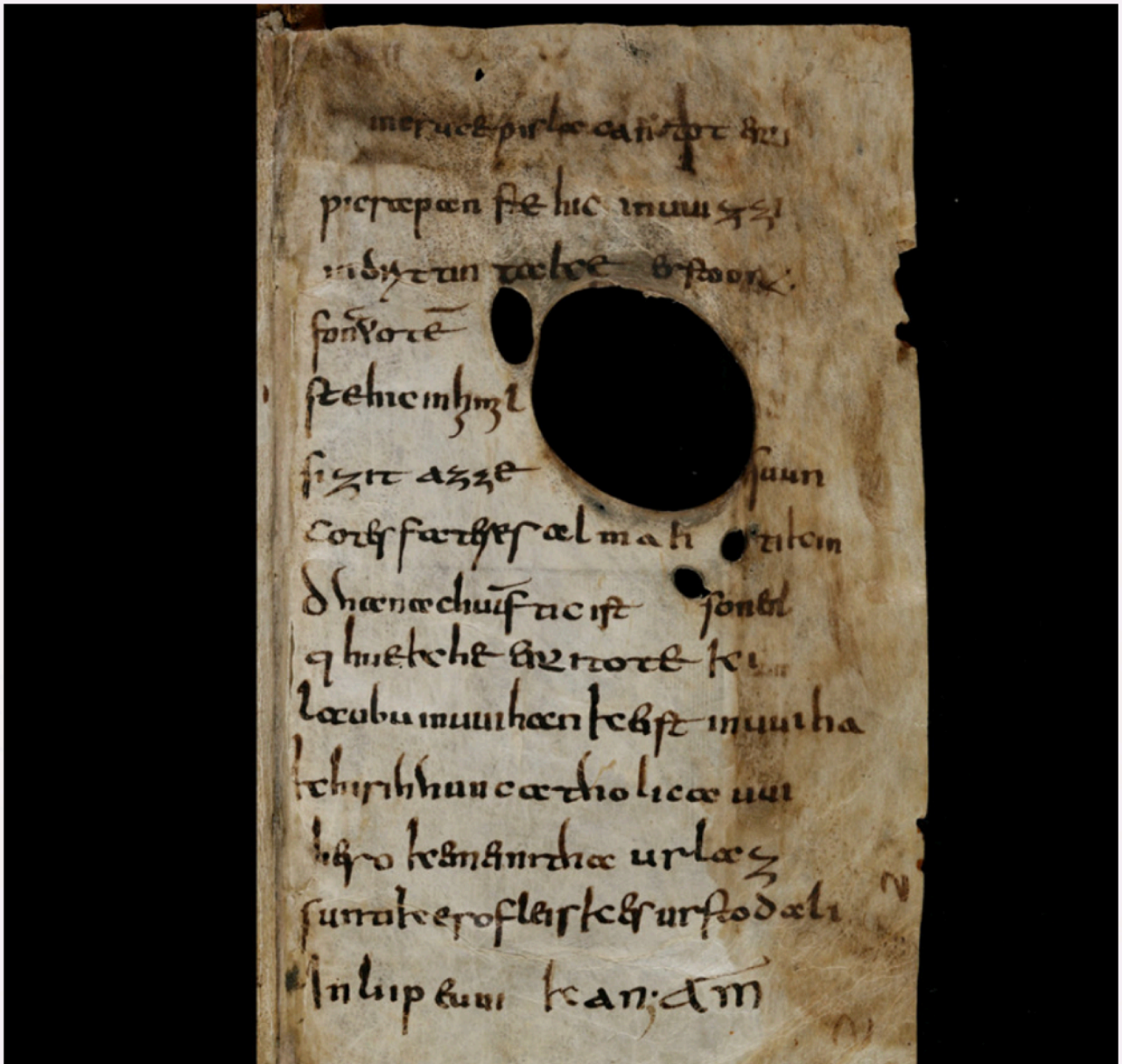
Les langues germaniques, leur évolution et leurs variétés dialectales, connaissent une évolution dont on peut connaître l'image orale, donc la prononciation, à défaut d'une orthographe unique. Pendant encore des siècles la norme orthographique a fait défaut, par exemple on cite le cas

d'un auteur de langue française au 17e siècle signant son propre nom d'une dizaine de façons différentes.

Des règles d'évolution ont pu être établies avec une certaine précision, touchant aussi bien les consonnes que les voyelles, en voici un exemple qui concerne, entre autres, les parlers alsaciens



Nous en verrons des exemples dans les phylactères des tapisseries. Il va de soi, mais encore mieux en le disant, que les parlers des débuts du Moyen-Âge, comparés à ceux de la période de transition avec la Renaissance paraissent bien obscurs. L'un des textes de référence que l'on peut, pour ainsi dire, suivre à la trace est celui du Notre Père. En voici un exemple, du 8e siècle, très difficilement reconnaissable, en dehors de quelques mots (himile, erdu, sculdi..)



St. Galler Paternoster, also das Vaterunser, das zusammen mit der Übersetzung des Credo, des Glaubensbekenntnisses, am Ende der ältesten althochdeutschen Handschrift eingetragen ist, die im ausgehenden 8. Jahrhundert angefertigt wurde (St. Gallen, Stiftsbibliothek, Cod. Sang. 911, p. 322, www.e-codices.ch)

Das Vater unser aus dem St. Galler Paternoster

⇒Mt 6,9–13: "Fater unseer, thu pist in himile, uuihi namun dinan, qhume rihi diin, uuerde uuillo diin so in himile, sosa in erdu. prooth unseer emezzihic kip uns hiutu. oblaz uns sculdi unseero, so uuir oblazem uns sculdikem. enti ni unsih firleiti in khorunka. uzzer losi unsih fona ubile" so klingt das Vaterunser aus Matthäus 6,9–13 auf Althochdeutsch im St. Galler Paternoster.

Gelesen von Dr. Torsten Woltkowitz (Akademienvorhaben "Althochdeutsches Wörterbuch") aus dem St. Galler Paternoster in St. Gallen, Stiftsbibl., Cod. 911

On en arrive au paradoxe que, à comparer avec la version latine, cette dernière paraît plus familière, comme dans ces extraits de la règle de saint Benoit,